

# Travail et Terre

## NOUVEAU SYSTÈME D'ÉCONOMIE POLITIQUE

PAR  
OTTO EFEERTZ

TOME PREMIER : extrait de tout l'ouvrage

TROISIÈME ÉDITION

Le Travail est le Père et la Terre  
est la Mère de toute Richesse.

(W. PETTY.)

ARNHEM  
(Hollande)

*Chez L'Auteur. : 10, Marktstraat*

1893

# AVANT - PROPOS

Je présente ici pour la troisième fois un ouvrage économique aux yeux du monde scientifique. Les deux premières éditions ont été publiées en langue allemande. Ce livre n'est cependant pas une simple traduction, c'est une nouvelle rédaction. *Docendo discimus.*

v

Le lecteur de cette nouvelle édition me permettra de le mettre un peu au courant de ce que la critique allemande a dit de mon ouvrage.

Ce sont surtout les revues scientifiques rédigées par les professeurs des universités qui s'en sont occupées.

Elles ont toutes commencé par me louer ; elles déclarent d'abord que ce livre était très « logiquement » composé, que le style était très « clair »,

que les raisonnements étaient « intéressants », « entraînants », « spirituels », « originaux », que le livre était aussi « impartial » envers les socialistes qu'envers les bourgeois ; qu'enfin, c'était le « meilleur » livre que l'école dite « logique » avait produit depuis des années » ; qu'en somme c'était un livre « remarquable ».

Mais, ont-elles ajouté, un défaut capital plane sur l'ouvrage : Toutes les thèses sont matériellement fausses; les raisonnements sont un tissu de sophismes colossaux et on ne peut plus dangereux, à cause même de la forme séduisante dont les revêt l'auteur, forme qui peut facilement tromper le lecteur inexpérimenté ou peu sûr de ses opinions.

C'est surtout la distinction absolue et conséquente que je fais entre travail et terre qui leur a paru fausse. Ces critiques m'ont approuvé quand j'ai dit que les socialistes ne connaissaient que le travail et qu'ils avaient totalement ignoré la terre; mais ils m'ont donné tort quand j'ai affirmé qu'eux mêmes avaient ignoré et la terre et le travail ; qu'ils ne connaissaient que l'argent. Ils

ne niaient pas que tous leurs calculs étaient des calculs d'argent, mais, de là on ne devait pas conclure qu'ils ignoraient le travail et la terre. — Non, ils ne les ignoraient pas ; ils en savaient là dessus autant que moi et davantage.

La seule différence qui existait entre eux et moi, c'était que, moi, j'avais fait une « distinction » absolue entre travail et terre, tandis qu'eux en avaient fait la « Synthèse ».

« *La valeur en échange, c'était la « Synthèse » du travail et de la terre* ».

Voilà pourquoi tous leurs calculs étaient des calculs d'argent.

La différence entre eux et moi ne tenait donc pas, comme je l'avais prétendu, entre « *travail et terre* » et « *argent* ». Mais elle était entre « *distinction* » et « *synthèse* » de travail et de terre.

Eux avaient fait la « *synthèse* » et moi je ne l'avais pas faite. Voilà, d'après mes critiques, la différence entre les bourgeois et moi.

: Or, pour eux, la distinction absolue et consé-

quente de travail et de terre, quoique spirituelle et originale, était entièrement fausse.

C'est à peu près de cette manière que toute la critique officielle s'est prononcée.

Pour répondre à ces reproches, je dois d'abord faire remarquer que la critique s'est trompée en prétendant que les économistes bourgeois faisaient leurs calculs en *argent* parce que la valeur en échange était la « *synthèse* » de travail et de terre. Dans quel livre a-t-on jamais lu ce motif pour les calculs en argent ?

Je ne connais pas toute la littérature bourgeoise — je n'en ai lu que 167 kilos, si J'en crois mon expéditeur — mais je n'ai encore jamais rencontré un passage qui fasse allusion à cette prétendue « *synthèse* ». C'est ce qui me fait croire — voyez comme l'homme est méchant — que l'on a découvert ce motif *a posteriori*, pour les besoins de la cause, pour sauver les calculs en *argent*.

Mais, supposons même que les économistes bourgeois aient donné ce motif pour leurs calculs en *argent* — il est probable, en tous cas, qu'ils le

feront maintenant — qu'est-ce que cela prouverait? Comment faire la «synthèse» de choses aussi différentes que le TRAVAIL et la TERRE, l'HOMME et la NATURE ?

Du reste, si on fait la synthèse de TRAVAIL et de TERRE, il faudrait aussi faire la synthèse des antagonismes pour la « domination » et pour la « destruction », des biens pour la « nourriture » et pour la « culture » du « nombre de la population » et de son « bien-être » et de beaucoup d'autres distinctions, qui résultent, d'après nous, de la distinction de TRAVAIL et de TERRE.

Effectivement, les critiques ont fait ces « synthèses ». Autant vaudrait faire la synthèse du bon Dieu et du diable.

Le mot «synthèse » est très en vogue dans la philosophie allemande depuis les temps de HEGEL. Il n'y a pas de confusion qu'on n'ait essayé de sauver sous prétexte qu'il s'agissait d'une « synthèse »,

Après tout, pourquoi leur en vouloir ?

La « synthèse » pour les étymologistes, n'est-elle pas une « confusion »?

La critique a ensuite voulu rechercher la cause de ce malheur qui m'était arrivé, de ne soutenir que des thèses fausses.

Et elle l'a trouvée dans la fausse méthodologie dont j'ai fait usage. On prétend que la méthode dont je me suis servi pour mes raisonnements avait deux défauts :

1° Que c'était la méthode dite « *logique* » et que, selon eux, la seule vraie était la méthode appelée « *historique* ». Si j'avais fait des études historiques au lieu de m'être enfermé dans mon cabinet de travail pour tirer de ma plume des raisonnements « *logiques* », j'aurais bientôt trouvé que les calculs en travail et en *TERRE* étaient des spéculations irréelles, puisque tout le monde calculait en *argent*, les cuisinières aussi bien que les philosophes, les modernes aussi bien que les anciens.

2° Que j'avais fait usage des « *valeurs approximatives* », lesquelles, selon la critique, n'ont

pas de valeur scientifique ; elles ne peuvent être prises en considération que par les amateurs.

Je crois que le premier reproche ne sera pas compris hors de l'Allemagne. On connaît fort peu dans les autres pays les querelles entre les deux écoles « *logique* » et « *historique* » qui se sont à peu près terminées en Allemagne par la défaite absolue de la première.

J'ai répondu à ce reproche par un petit livre intitulé « Critique de l'école historique ». Ce reproche, cependant, n'ayant pas d'intérêt international, je ne crois pas devoir le relever ici.

Le second reproche est aussi faux. Si les valeurs que j'ai données ne sont pas assez exactes pour tel ou tel économiste, qu'il tâche de les rendre plus exactes, qu'il fasse les calculs des « termes de correction ». Je serai le premier à l'en féliciter, s'il a du succès. Qu'il ne se gêne donc pas.

Mais, mes illustres contradicteurs, ne refusez pas les valeurs approximatives elles-mêmes, ou je vous prouverai que vous ne connaissez pas la diffé-

rence qui sépare une valeur « fausse » d'une valeur « approximative ».

Je concède cependant que j'ai eu tort d'opérer avec des valeurs approximatives sans les expliquer. Comme naturaliste, j'étais tellement habitué à la notion de ces valeurs, que j'avais tout à fait oublié que les économistes — de très faibles naturalistes en général — n'en comprennent pas le premier mot. Ce qui est vrai des socialistes allemands l'est aussi de tous les autres, car ceux-ci ne sont pas plus avancés que ceux-là dans cette matière.

J'ai répondu à ce reproche par un petit livre intitulé : « Théorie des valeurs approximatives », L'ignorance de ces valeurs étant internationale, je vais développer cette théorie dans la rédaction française.

Jusqu'ici, je n'ai parlé que de la critique de la seconde édition. Je dois cependant constater que la critique de la première différait beaucoup de celle de la seconde édition, Dans la seconde, on m'a traité avec un certain respect, tout en critiquant mes thèses.

La première édition, au contraire, a été fort maltraitée, La critique a prétendu que le livre ne valait « rien du tout », que « le vrai n'était pas nouveau et que le nouveau n'était pas vrai », que, en somme, l'auteur était un « amateur sans connaissances et sans esprit », et que « comme tous les amateurs, il manquait de modestie »

On est toujours maltraité par les savants médiocres quand on a l'imprudence d'avoir deux professions. Si j'é mets une opinion médicale, qui ne plaise pas à un de mes confrères en médecine, il dit : C'est un économiste ! Si je prononce une opinion économique qui déplaît à mes collègues en économie, ils crient : C'est un naturaliste !

Ceux-ci et ceux-là me traitent en intrus.

En manuscrit, ce livre a été jugé encore plus dédaigneusement. On m'a véritablement traité en imbécile.

Avant de le faire imprimer, j'avais présenté la copie à une demi-douzaine de Facultés.

Pas une seule n'a voulu l'approuver. C'étaient surtout les réflexions relatives aux antagonismes qui

avaient déplu, peut-être choquée Une faculté a prétendu que cette théorie était « une série de pensées ineptes, rédigées avec mauvais goût ».

Elles prétendaient toutes que c'était du dilettantisme. « Vous êtes encore beaucoup trop jeune, me répondit une Faculté, pour pouvoir nous donner un nouveau système d'économie politique. Pour cela, il vous faut encore étudier pendant plusieurs lustres. »

Quelques-unes m'ont même renvoyé le manuscrit avec des réponses malhonnêtes.

Si j'avais voulu en faire l'expérience, je suis certain que pas une seule des trente-six Facultés d'Allemagne n'aurait approuvé le manuscrit. Je m'en suis tenu à six parce que l'expérience complète m'aurait coûté trop cher.

*Habent sua fata libelli.*

Si la vanité était de mes faiblesses, ces critiques m'auraient rendu vaniteux, car il semble que les idées que j'ai développées dépassent de beaucoup les limites de l'intelligence du monde économique officieux.

Je me suis demandé quelquefois pourquoi les critiques de la première édition étaient si défavorables, tandis que la critique de la seconde a été assez respectueuse ?

J'avoue que la seconde édition était peut-être un peu mieux rédigée ; mais cela ne suffit pas à expliquer ce changement. En voici la raison vraisemblable :

Dans le manuscrit et dans la première édition il n'y avait pas les diverses citations de HACKEL, PETTY, HORACE, BERNOULLI et d'autres. Je ne les connaissais pas encore. J'avais émis mes idées sans aucun patron.

Le livre d'un *homo novus* qui ne faisait aucun cas apparent de toutes les doctrines régnantes, de tout ce qu'on avait cru depuis Aristote, de toute la sagesse héréditaire, qui était en contradiction avec les idées de toutes les plus grandes étoiles du ciel économique, qui ne pouvait se recommander d'aucune autorité : ce livre avait évidemment choqué le monde scientifique officiel.

Dans la seconde édition, au contraire, je m'étais

appuyé sur l'autorité de tous ces savants anciens et modernes. Bien que la plupart de ces auteurs ne fussent pas des économistes, ils ont été cependant respectés par la critique. On n'est jamais traité par dessus la jambe quand on s'appuie sur de telles autorités. Ajoutons que toutes ces citations étaient inconnues dans le monde économique.

Je viens de dire ce que les professeurs des universités ont pensé ou écrit de moi. Quant aux socialistes, surtout AUX MARXISTES, ils ne m'ont pas fait l'honneur d'une seule critique.

Est-ce le silence du dédain?

Je ne le crois pas. Il doit y avoir une autre raison. Les bourgeois m'ont opposé leur théorie de la « synthèse ». C'est une triste réponse, mais c'est une réponse. Or, je cherche en vain quelle réponse pourraient me donner les Ponocrates. Je n'en trouve aucune, pas même une mauvaise.

Jusqu'à l'apparition de la première critique, je regrette de devoir soutenir ce diagnostic.

Il me reste à donner les raisons qui me font publier ce livre en français.

D'abord, j'ai l'intention de soumettre le livre à l'appréciation du monde scientifique de France. Ensuite, comme je m'adresse aux savants de tous les peuples, j'ai voulu employer la langue la plus répandue, la plus universellement comprise. Tous les savants et même les demi-savants du monde entier peuvent lire un livre écrit en français et traitant de leur science respective.

Mais j'ai encore un but plus élevé.

Selon moi, c'est un grand malheur pour la science qu'il n'y ait plus de langue internationale scientifique. Tous les savants écrivent toujours dans leur langue nationale.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Au moyen âge, il y avait le latin comme langue internationale scientifique. Les savants ne se contentaient pas de lire le latin, ils écrivaient aussi leurs livres en cette langue. Même les cours aux universités étaient faits en latin. Le latin était la langue officielle de la république des savants.

Cette ère latine dura jusqu'au seizième siècle. A cette époque commença l'ère française. En Alle-

magne, un grand nombre d'écrivains adoptèrent le français, par exemple : Leibnitz et Frédéric-le-Grand.

Mais, cette période fut de courte durée. A partir de la fin du dix-septième siècle, les savants commencèrent à écrire et à faire leurs cours dans leur langue nationale. La république des savants commençait à devenir polyglotte.

Si du moins les savants des petites nationalités, les savants Tscheches, Hollandais, Grecs, Roumains, Islandais, Polonais, Serbes, Portugais, Danois, Suédois, Hongrois, Finlandais, Arméniens, sans compter les peuples orientaux qui commencent à entrer en relations avec les occidentaux ; si tous ces savants avaient pris l'habitude d'écrire dans une langue d'une grande nation, le mal serait moindre. Car alors il n'y aurait que six langues dans la science. Il serait encore peut-être possible d'apprendre - à lire six langues.

Mais les nations les plus minuscules ont, elles aussi, commencé à écrire dans leur chère langue

nationale, de sorte que la république des savants compte aujourd'hui six grands idiomes et une douzaine et demie de petites langues.

Le linguiste le mieux doué ne parviendra jamais à les apprendre toutes.

Quel est le prodige qui ne trouvera pas la mort avant d'arriver à la moitié d'une tâche semblable ?

Ce manque d'unité a été fatal à la république des savants. Cette vieille et respectable république s'est décomposée en quelques douzaines de petits Etats confédérés et autonomes.

Il y a bien encore des relations entre ces petits Etats. Il y a toujours des savants qui connaissent plusieurs langues, il y a des traducteurs qui facilitent les relations.

Mais, que ces relations sont imparfaites !

Les traductions sont, en général, très mauvaises, elles fourmillent d'erreurs, — *traduttore-tradiùore*, — disent les Italiens ; elles arrivent presque toujours très tard.

Il y a des chefs-d'œuvre parus depuis des siècles, qui n'ont pas encore été traduits.

PETTY na pas encore été traduit, en aucune langue.

MARX n'a été traduit en anglais que vingt-cinq ans après la publication de l'original.

Les traductions augmentent le prix des livres dans des proportions énormes, ce qui empêche la facilité de commerce entre les peuples.

Voilà dans quelle situation déplorable nous nous trouvons. - »

Il n'y a plus une science universelle, il y a des sciences, autant de sciences que d'idiomes.

Quelle nouvelle tour de Babel les savants ont-ils voulu construire pour mériter ce châtimeut ? Cet état de choses m'a bien souvent tourmenté. J'ai perdu la bonne moitié du temps que je devais à la science, pour étudier les langues qu'il m'était indispensable de connaître, afin de faire usage de la littérature ; et encore, je n'en connais que le tiers.

Il en est de même pour tous les hommes. On épuise plus de là moitié de ses forces intellectuelles

pour les langues et on n'arrive qu'à un résultat, bien modeste.

Que la science marcherait plus vite, s'il n'y avait qu'une seule langue des savants, comme jadis au moyen âge ! Que les études seraient plus faciles et quelles coûteraient moins cher !

Car, il faut remarquer que, si c'est impossible d'apprendre des douzaines de langues, rien n'est plus facile que d'en apprendre deux, même à la perfection, surtout si l'on a l'habitude de les entendre. Nous remarquons cela dans tous les pays frontières et chez toutes les petites peuplades, dont le territoire n'est qu'une grande frontière. Tous les individus parlent les deux langues avec la même facilité, les hommes supérieurs aussi bien que les débiles et les imbéciles.

Ajoutons que le degré d'intelligence de ces peuples en miniature n'est pas réputé supérieur.

Pourquoi les savants ne reviennent-ils pas à ce bel usage ? Est-il pour eux trop difficile d'écrire dans une langue qu'ils n'ont pas apprise des lèvres de leur mère ?

Non. La raison n'est pas là ; le véritable motif tient à un préjugé de tous les savants, lesquels prétendent que ce principe de langues nationales est un progrès. Pour eux, la langue internationale du moyen, âge était une barbarie indigne de ce siècle éclairé. De sorte que cette profusion de langues n'est pas acceptée comme un mal inévitable, mais on la déclare un bien précieux.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que grand nombre de savants, les « puristes » font même la guerre aux termes techniques tirés du latin ou du grec, les seuls beaux restes de la langue universelle.

On dit que ce système permet aux hommes du peuple, eux aussi, de s'occuper des sciences ; que l'érudition devient plus générale ; enfin, on invoque le patriotisme. La polyglottie marche sous les drapeaux de la démocratie et du patriotisme.

Ces appréciations sont fausses.

Je concède bien qu'il y aurait un avantage à ce que la langue des savants fût la même que celle du peuple, Mais, il faut se demander si cet avantage

suffirait à nous compenser du dommage qu'il nous cause.

Examinons le pour et le contre.

Combien d'ouvriers s'occupent-ils de publications savantes ? Et, combien parmi eux les comprennent? Il y en a certainement, je l'admets, comme j'admets l'existence du merle blanc ; mais je me demande si ce *rara avis* mérite ce déploiement de forces, ce luxe de linguiste. Et je me dis qu'au surplus cet homme du peuple qui étudie sérieusement une science, pourrait bien étudier encore une langue étrangère, surtout si cette langue était répandue comme nous le supposons.

Ajoutez que par la polyglottie, les livres coûtent le double et le triple de ce qu'ils coûteraient s'il n'y avait qu'une seule langue et vous verrez que la langue internationale est, elle aussi, d'essence démocratique.

Mais le patriotisme!... On prétend que c'est un acte de patriotisme que d'augmenter la littérature de la langue de son pays natal, et que c'est une

trahison morale que d'écrire dans une langue étrangère.

Le vieux « Fritz » un traître?.., Allons donc !

Je disais à un savant polonais qui rédigeait une revue scientifique médicale, qu'il eût été préférable de publier sa revue en français, ou tout au moins dans une autre langue connue ; il me répondit :

« Ma nationalité n'en vaut-elle pas une autre? Etudiez notre langue si vous voulez profiter de notre science. Sinon, tant pis pour vous ».

Cet orgueil de race est plus commun qu'on ne le croit.

Rien de plus déplorable, rien de plus dangereux que ces idées. Si vous voulez apporter votre contingent de gloire à la patrie, si vous voulez l'illustrer aux yeux du monde, publiez vos chefs-d'œuvre dans une langue que le monde comprenne, mais ne les ensevelissez pas dans un idiome inconnu, fût-ce même dans votre chère langue maternelle.

Si vous vous bornez à votre clocher, point de retentissement, point de gloire pour votre pays.

Si c'est de la lumière que vous croyez apporter, laissez-la briller au grand jour, ne la mettez pas sous le boisseau.

Les langues nationales sont bonnes pour les livres populaires, pour la poésie, pour les journaux, enfin pour tout ce qui n'a qu'une valeur locale.

Mais pour ce qui présente une utilité internationale, il faut une langue internationale.

Nous devons créer ou choisir de nouveau une langue scientifique. Elle nous manque. Nous l'admettons, ou, tout au moins, nous serions très heureux qu'elle nous fût donnée.

La créer? Ce serait laborieux, trop long et parlant peu pratique.

La choisir? Oui ! Mais laquelle prendre ? *That is the question.*

Le latin? Ce n'est plus possible. Une langue morte ne serait pas dans le mouvement.

Le volapuck ? C'est peut-être la langue de demain ; ce n'est pas celle d'aujourd'hui.

Il ne nous reste qu'à choisir parmi les langues vivantes.

Mais, un obstacle se dresse devant nous dans le chauvinisme des nations. Chaque peuple met en avant sa propre langue.

Nous ne devons pas nous occuper ici de la valeur, du prestige des divers Etats ; nous devons nous borner à l'examen des langues respectives afin d'en choisir une qui réponde le mieux aux exigences de la science,

Je prendrai au besoin l'idiome de la nation la plus petite, s'il se prêtait davantage à ce qu'on en attend.

Les langues les mieux connues sont l' **anglais** et le **français**.

Il n'y a donc qu'à choisir entre elles.

L'anglais est très répandu parmi les négociants et les commerçants du monde ; mais le français est beaucoup mieux connu par les hommes de science.

Je ne sache pas qu'un seul savant se trouverait

embarrassé pour lire un ouvrage en français traitant de sa propre science, et je pense, qu'après un exercice de quelque temps, tout penseur pourrait écrire en cette langue.

C'est pourquoi je m'arrête au français comme, langue internationale.

Je sais bien que la langue française a des défaillances ; comme langue de salon, elle est vraisemblablement la plus parfaite du monde; mais comme langue de science, elle est plus pauvre que beaucoup d'autres.

Mais, cette objection n'est pas probante. Qu'on publie toutes les pensées exactement exprimables en français, et nous ferons grâce des autres.

Et voilà la dernière raison qui me fait publier ce livre en français : c'est une colère réactive contre la polyglottie régnante.

Je veux prêcher d'exemple et lancer une idée à la discussion.

Pour captiver l'attention du lecteur, il me semble utile de commencer par un sommaire l'ouvrage que je présente au public.

En général, on n'aime pas à acheter et à lire les gros livres. On a raison ; je ne l'aime pas non plus moi-même. On risque toujours de perdre son temps et son argent. Pour que j'achète et pour que je lise un gros livre, il faut que l'ouvrage soit déjà très connu, ou que l'auteur soit une célébrité, ou enfin que le livre m'attire dès les premières pages.

Le public fait généralement comme moi.

Puisque mon livre sera gros — plus de mille pages — je ne vois d'autre moyen pour acquérir des lecteurs, que de leur présenter dès le début la quintessence de l'œuvre.